

Chapitre VI

Ça nous est tombé dessus dans le noir, à quatre heures du matin, le 22 février. Nous dormions tous plus ou moins sauf Powell dont c'était le tour de veille sous le bord du toit, du côté "sous le vent" de la maison: de temps en temps il donnait un coup de torche de l'autre côté, guettant la mer. Elaine et Nga dormaient dans mes bras, une de chaque côté. Johnny et Jakey étaient tout près. Je venais de m'endormir profondément pour la première fois lorsque Powell m'a réveillé d'un hurlement:

« Attention ! Elle arrive ! La mer ! »

L'instant d'après une vague d'un demi-mètre de haut a traversé la maison ! Réveillé instantanément, j'ai serré Elaine et Nga dans mes bras, je me suis dressé, j'ai trébuché, suis retombé et j'ai été roulé jusqu'à l'autre bout de la pièce avec les quatre gosses. Personne n'a été blessé. La lampe tempête, dans sa caisse de bois sur une malle, brûlait encore.

Quand la vague s'est retirée, nous nous sommes assis pour reprendre nos esprits. Powell et Pratt avaient disparu. Elaine riait, mais les trois autres avaient l'air ahuri. Je me suis rendu compte que le bruit du cyclone était beaucoup plus fort maintenant, que son mugissement était devenu un hurlement strident, soutenu.

Il n'y a pas eu d'hésitation, car nous avions prévu quoi faire exactement si les rouleaux inondaient la clairière.

En un instant, j'ai arrimé Elaine à mes épaules avec une couverture. Johnny a pris Nga sur son dos, j'ai attrapé les mains des deux aînés et nous sommes sortis en force, face au vent. Il nous a frappé comme un véritable torrent, et la comparaison tient debout, car il était dense, chargé de pluie. Et le bruit ! Mettez votre oreille contre le sifflet d'un bateau et tirez sur la chaîne. Voilà ce que ça donnait. Le bruit semblait avoir une densité. Nous étions brusquement sourds et muets, tentant maladroitement de nous exprimer par grimaces et gesticulations. Si une autre vague avait inondé la claière, nous ne l'aurions pas entendue venir ; d'ailleurs nous ne l'aurions pas vue non plus, même avec la torche, avant qu'elle ne soit à quelques mètres de nous.

Nous avons progressé péniblement dans cette obscurité assourdissante. Puis je me suis rappelé ma torche et l'ai trouvée en tâtant la poche de mon pantalon. J'ai éclairé l'intérieur de la citerne : elle était à moitié pleine de boue et d'eau salée. Le toit de tôle était toujours intact.

Encore quelques mètres et nous avons atteint le cotre perlier qui, comme je l'ai dit, était arrimé à une souche par seize tours de corde. J'ai mis les enfants dans le bateau, j'y suis grimpé à mon tour et puis, pendant un instant, j'ai balayé le rayon de la torche autour de moi, découvrant le sol quadrillé d'arbres abattus et, d'un côté, une masse de ferraille rouillée et de planches pourries, restes du vieux magasin. Je ne voyais pas la plage du lagon et ne distinguais pas non plus les *tamanu* bien qu'ils n'aient pas été à plus de vingt mètres.

Je ne ressentais ni peur ni excitation, plutôt une sorte d'horreur muette, aveugle, comme celle qu'on doit éprouver quand on se perd, dans le labyrinthe opaque et noir des catacombes de Rome. Je comprenais très clairement que j'étais maintenant appelé à affronter la mort, que mes efforts pouvaient nous sauver ou, tout aussi bien, ne ser-

vir à rien. Je me rappelle avoir roulé une cigarette et être arrivé à l'allumer et à en fumer un bout, couché au fond du bateau, une couverture sur la tête.

Il dut s'écouler une heure, mais il n'y avait toujours aucun signe de l'aube; puis une seconde vague traversa la clairière: celle-ci faisait environ un mètre de haut. Elle nous fonça dessus avec une force terrible, emporta la moitié du toit de la citerne, puis poussa les débris vers nous, une grosse masse bouillonnante de branches, de palmes et autres détritus. Elle frappa le cotre par le travers, le souleva et le laissa retomber sur le flanc. Nous avions, tous les cinq, roulé dans le fond, avec l'eau qui nous déferlait dessus, et quand nous nous sommes relevés, la coque était pleine jusqu'aux plats-bords.

Puis la vague se retira. Tournant ma torche vers les enfants, je les vis debout devant moi, dans le bateau, de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils avaient tous la bouche grande ouverte et des larmes qui roulaient sur les joues. Bien sûr, je ne pouvais les entendre pleurer. Il y avait, dans cette image de mes petits, quelque chose de déchirant, de poignant et de comique à la fois que je n'oublierai jamais.

Arriva une seconde vague, celle-ci venue du côté de la passe. Elle n'était pas aussi haute que la première, mais elle culbuta complètement le bateau, nous en vida, et se retira en nous laissant éparpillés parmi les débris, plus abasourdis que mal-en-point. D'un coup de torche vers chacun des enfants, je vis qu'ils avaient cessé de larmoyer; je peux d'ailleurs dire tout de suite que ce fut la seule fois de cette nuit-là que je les vis pleurer – même lorsque vint le summum du danger et que tout espoir sembla perdu.

Nous avions, bien sûr, compris que le cotre ne présentait aucun espoir de sécurité. Les vagues venaient seulement de commencer à envahir l'île et nous avions déjà failli y rester. Avions-nous le temps de trouver refuge ailleurs?

Quand la prochaine vague viendrait-elle ? Je ressentis une pointe de désespoir : il semblait tellement inutile d'affronter ces puissances quasi surnaturelles. Mais mon désespoir ne dura pas, car Johnny me tira par la main vers les *tamanu*.

J'arrimai de nouveau Elaine sur mon dos et pris cette fois Nga sous mon bras, car les *tamanu* étaient "au vent", et Johnny n'aurait pas pu porter sa petite sœur contre les rafales. À quatre pattes nous sommes remontés vent debout le long de la citerne, avec l'impression de nous forcer un passage dans une matière solide, nos corps trop légers pour adhérer au sol. Ce fut une lutte lente et angoissante, car une question nous hantait : atteindrions-nous les arbres avant l'arrivée de la prochaine vague ? Maintenant encore, j'ai des sueurs froides à me rappeler cette laborieuse demi-heure de bataille acharnée où, tous les cinq, nous nous frayions un chemin douloureux à travers le mur épais du vent, éperdus, mais espérant toujours. Braves gosses ! Ils piquaient leurs doigts et leurs orteils dans le sable et poussaient comme des chevaux de trait tirant un fardier. Et les vagues ! Les vagues ! Un autre rouleau allait-il se ruer à l'assaut de la clairière avant que nous n'atteignons les arbres ?

Puis, tout à coup, je perçus les formes confuses de cocotiers pliés par le vent. La silhouette floue des *tamanu* émergeait de l'obscurité opaque. L'aube arrivait.

Un rayon de lumière jaillit de la maison-dans-les-arbres, se mit à danser de-ci, de-là, dans l'ombre striée de pluie, et s'arrêta sur le balancier de *Panikiniki* suspendu à une branche : la pirogue avait disparu. Le rayon obliqua vers le sentier, et nous avons vu que la quasi-totalité de la jungle avait été balayée de l'îlot, laissant maintenant la voie libre pour le prochain rouleau. Puis le pinceau de lumière monta le long d'un haut cocotier, et je vis que ses

palmes étaient en torche, comme collées, horizontales dans le vent, et paraissaient immobiles. Elles me firent penser à un faubert gelé.

Nous nous sommes sentis un peu plus en sécurité en atteignant le premier des *tamanu*, car maintenant nous aurions le temps d'y grimper si une vague arrivait. Sur une branche du deuxième arbre, j'aperçus une silhouette accroupie. Comme tous les *tamanu*, celui-ci était penché à quarante-cinq degrés, de sorte que je n'eus pas de mal à le grimper avec Nga pour la tendre à Powell – la silhouette c'était lui. Quand je suis redescendu, Nga était enveloppée d'une couverture, assise dans le giron de Powell, à l'abri contre lui.

Dans le troisième arbre, à environ six mètres du sol, s'était formée une corbeille naturelle entre une fourche du tronc principal et quelques branches plus petites. Pendant les beaux jours, ç'avait été un des refuges favoris des cow-boys, leur maison-dans-l'arbre à eux. Je fis signe à Johnny d'y grimper, ce qu'elle fit, sa couverture enroulée autour de la taille, et je la laissai là seule, mais sans m'inquiéter pour elle, qui est aussi autonome que n'importe quel adulte de ma connaissance.

Elaine, Jakey et moi avons rampé jusqu'aux deux derniers arbres, ceux où j'avais bâti ma maison. L'échelle était toujours là, nous n'avons donc eu aucune difficulté à monter là-haut. Perché sur le seuil, le menton dans les genoux, nous avons trouvé Pratt. Je braquai le rayon de ma lampe dans sa figure et, un instant, j'eus envie de rire à voir son expression d'indicible dégoût. Il semblait vouloir me dire : « Alors, c'est ça la paix des Mers du Sud ! C'est ça ton île paradisiaque, son lagon turquoise, ses palmes frissonnantes, ses alizés parfumés ! Pouah ! Pouah ! Et re-pouah ! »

Nous étions dans l'arbre depuis dix bonnes minutes lorsque la vague suivante est arrivée. Il faisait alors pres-

que jour, et nous l'avons vue foncer sur nous à ce qui semblait être la vitesse d'un train express. Nous l'avons vue déraciner un *tamanu* adulte d'un mètre de diamètre à la base, le rouler plusieurs fois sur lui-même, le soulever sur sa crête et le projeter sur la maison d'en-bas et ce qui restait de l'abri de la citerne, puis faire un seul énorme bloc de ces débris, le cotre perlier avec, et les rouler, les emporter en une masse inextricable quelque part, hors de vue, sous le vent. Ainsi, la maison d'en-bas disparue, les enfants et moi avions perdu toutes nos possessions sauf les vêtements que nous portions et les quelques bricoles restées dans la maison d'en-haut; mais peu importe, nous ne pensions qu'au cotre et à la mort à laquelle nous avions échappé!

Ce rouleau-là faisait trois mètres de haut au moment où il était passé sous les cinq *tamanu*, au point culminant d'Anchorage, à quatre mètres au-dessus du niveau normal de la mer. Il fut suivi d'un autre, mais nous avons réalisé qu'en fait ces deux-là ne faisaient qu'un: apparemment une vague gigantesque avait franchi le récif-barrière et frappé la pointe nord d'Anchorage, où elle s'était divisée de sorte que sa moitié ouest avait inondé l'îlot la première, tandis que la moitié est, ralentie par le courant contraire de la passe, avait suivi un instant plus tard.

Comme le matin avançait, le vent, qui soufflait toujours du nord-est, forçait encore: de plus en plus souvent les rouleaux balayaient l'îlot d'un bout à l'autre, hauts de deux à cinq mètres là où nous nous étions réfugiés. Pendant un temps nous avons aperçu la plage côté lagon, deux fois moins éloignée maintenant qu'avant, car une bonne partie du sol avait été emportée. Il n'y avait plus trace de la jetée. Le chaos des vagues était indescriptible. On apercevait aussi la rive est, côté passe, et parfois des formes confuses comme des nuages dans la pluie battante, qui montaient et descendaient en roulant le long du récif frangeant;

mais bientôt la pluie, de plus en plus dense, effaçait les silhouettes de ces rouleaux monstrueux; alors la rive est disparaissait aussi, et rapidement notre cercle de visibilité était réduit à cinquante mètres.

Vers dix heures le reste de la brousse avait totalement disparu, ne laissant qu'un banc de sable désolé avec, çà et là, un cocotier mutilé par le vent, un tas de débris, une grosse patate de corail arrachée au récif-barrière. Comme il nous paraissait fragile ce banc de sable, accrochés que nous étions à trois des arbres encore debout, perdus au milieu d'un océan à la fureur meurtrière! Au moins neuf sur dix des cocotiers avaient été déracinés ou abattus. Je n'en vis tomber qu'un seul. J'étais en train de regarder les arbres côté "sous le vent" et je remarquai qu'ils n'étaient pas agités dans tous les sens, comme la veille au soir, mais courbés, obliques, raides et immobiles comme des arcs d'acier; et que lorsqu'ils bougeaient, c'était toujours à l'unisson, comme une classe de gymnastique. Lentement ils se redressaient un peu, leurs palmes, comme des bras, tendues devant eux à l'horizontale; puis, quand le vent en hurlant redoublait de violence, ils baissaient tous la tête ensemble. Je les regardais, mais avec les yeux fixés sur un seul d'entre eux, et je le vis soudain disparaître! Cela me causa une légère panique jusqu'à ce que je me rende compte qu'il avait été brisé net à trois mètres du sol et emporté si vite que je n'y avais vu que du feu. Quant au grand cocotier au vent de la maison, il se courbait si bas que parfois il la touchait. Nous évitions de le regarder, ou même d'y penser.

Plus tard ce matin-là, la visibilité se réduisit au point que parfois elle était limitée à six ou dix mètres. Nous pensions que l'air était saturé de pluie mais nous nous sommes rendu compte qu'il était salé: le vent soulevait de grosses masses d'embruns et c'était la mer elle-même qu'il envoyait en nappes épaisses à travers l'îlot.

La petite maison-dans-les-arbres faisait bravement face au vent et le toit restait en place, car je l'avais brêlé avec de la corde de *nape*. La maison, faite de perches de *nono* vert, costaud et souple, gîtait dans le vent, parfois jusqu'à quarante-cinq degrés de la verticale. Debout dehors, à la porte, accroché à deux branches, à portée des enfants s'ils avaient besoin de moi, je regardais la maison se courber et se relever à l'unisson des cocotiers. Il existait, dans cette soumission collective au vent, une harmonie étrange qui me fascinait de façon horrible. Cela me fascinait aussi de regarder le vent, comme une main de géant, courber la maison jusqu'à ce que Pratt et les enfants, accroupis sur le seuil, se retrouvent soudain à l'extérieur, puis de voir le toit revenir doucement jusqu'au-dessus de leurs têtes.

Peu après dix heures, je remarquai que les lèvres d'Elaine étaient bleues, et puis je me rappelai qu'il restait du rhum. En un instant je me glissai dans la maison et débouchai l'une des bouteilles, que je tendis à Pratt, puis je me retournai pour jeter un coup d'œil au baromètre. Il disait 959 mb! Je le tapotai mais l'aiguille ne bougea pas, d'où je conclus qu'il ne pouvait pas descendre plus bas. Dieu sait quelle était la pression – où jusqu'à quel abîme elle descendit plus tard! Aussi idiot que cela puisse paraître, cette lecture du baromètre, plus que le vent et les vagues que nous étions en train de subir, me fit prendre conscience du fait que nous étions en plein cyclone. Peut-être que de façon inconsciente, pour protéger ma santé mentale, j'avais jusque-là refusé d'admettre la vérité. Je savais bien que nous étions au milieu d'un ouragan, et pourtant j'avais refusé d'accepter ce fait à cent pour cent – je m'étais ménagé une lueur d'espoir. Mais maintenant le fait s'imposait à moi, que je le veuille ou non, par ce qu'affirmait sans ambages le baromètre: 959 mb!